



LA VISITE DE LA FANFARE DE ERAN KOLIRIN

Une fanfare égyptienne de huit hommes, égarée dans une petite ville israélienne, est hébergée par des habitants pour la nuit. Le film débute de manière distancée, avec peu de paroles et des cadrages construits sur la géométrie austère des décors en lignes tels les lampadaires, les immeubles ou le désert à l'horizon. L'atmosphère fantastique rend compte d'un territoire comme enclavé du reste du monde, un lieu déshumanisé où l'intrusion de la fanfare fait office d'une attaque de virus sur un corps mort... étrange.

De cette situation, plusieurs pistes s'ouvraient au réalisateur, notamment la critique sociale et politique du conflit israélo-arabe décryptée au niveau d'un microcosme, ou bien la fable poétique et humaniste oeuvrant à prouver l'universalité des valeurs humaines derrière des enjeux nationaux qui dépassent l'homme de la rue. Or, c'est une autre voie qui s'ouvre à nous, dessinant tous les possibles.

On part d'une situation figée et gorgée d'a priori, pour voir s'esquisser des chemins dont on ne saura jamais l'aboutissement mais dont l'intérêt est justement le départ. Les déambulations nocturnes aidant, les individus se dévoilent et reçoivent de l'autre en échange, pas pour construire quelque chose ensemble (fable humaniste) mais pour être tout simplement. Ce choix scénaristique est aussi plus percutant que ne l'aurait été une énonciation plus directe, plus affirmative (critique politique) mais moins appropriée pour rendre compte des multiples barricades empilées par les personnages afin de protéger leur sensibilité.

La mise en scène prend forme sur les façons de communiquer : échanges de regards, touchés, paroles et mimes, hommage à la musique et au cinéma égyptiens, autant de moyens qui bravent les frontières. Inspiré de l'auteur égyptien Ali Salem, ce voyage au bout de la nuit israélien a tracé des situations éventuelles qui, dépouillées peu à peu de leur maniérisme, atteignent à une véritable émotion.